

les colosses aux *mains* d'argile

Il s'agit souvent d'un détail, dont on dit qu'il est ce qu'il y a de plus difficile à dessiner. C'est pourquoi, lorsqu'on commandait un portrait à un peintre, il était courant de stipuler au préalable si le modèle se verrait manchot ou non. Le prix en dépendait. La maîtrise de la représentation des mains aura peut-être valu à certains peintres d'être retenus par l'histoire de l'art.

Après le visage, c'est probablement l'organe le plus expressif qui soit : on peut y lire la détermination, l'hésitation, la colère, la peur, la détresse, la délicatesse ou le désir. Cette extension humaine résume à elle seule les désirs ou les angoisses, la fragilité ou la force de son propriétaire : au plafond de la chapelle Sixtine, il semble que toute l'énergie des corps s'échappe par les mains d'Adam et du créateur. Des « âmes visibles et articulées » qui ne mentent jamais même si elles se jouent de nous, elles permettent de toucher et d'être touché, au sens propre comme au figuré.

Si dans la peinture, le geste de la main nous indique souvent où regarder ou ce qui est en train de se dérouler sous nos yeux, la puissance suggestive dont il est capable est séduisante. La main joue un rôle particulier dans de nombreux portraits ou autoportraits. On considère que les premiers du genre, peut-être même la première manifestation humaine d'un acte de création artistique, sont les mains représentées en négatif sur les parois de la grotte de Peche-Merle (-40 000 avant notre ère). La main rend visible ou plus justement celle du peintre impose un nouveau visible à la visibilité. Son geste fait événement car il nous montre l'invu, qui « consiste en ce non-encore-vu, qui dans les limbes, attend encore qu'une main le rende enfin visible, le fasse passer au grand jour de la visibilité, l'introduise au concert des visibles. (...) Des invus exigeant l'existence.¹ »

Outil universel de communication, elle accompagne la parole ou se substitue à elle. Les mains offrent une infinité de possibilités d'exprimer nos émotions et d'éveiller un écho chez les autres. D'exprimer son existence au monde et notre relation à la réalité, à l'autre. Le message qu'elles délivrent est immédiat. Avant même de permettre l'expression, c'est avant tout l'organe du toucher, un sens qui se développe avant le sens de la vue ou de l'ouïe chez le nouveau-né : ainsi, on apprendrait avant tout en touchant ce qui nous en-

tour. En d'autres mots, il est possible d'avancer l'idée que « la main perçoit ce que l'œil néglige ou n'est pas capable de voir² ».

Nos émotions seraient donc orchestrées par ce « duo éternel de la main et de l'œil » qui participe d'une « métaphysique du toucher³ ». Cette relation tant explorée par Maurice Merleau-Ponty et si justement exprimée lorsqu'en rédigeant *L'œil et l'esprit* - « pour regagner la force de l'étonnement » -, il décrira de sa main le miracle du corps humain : « Un corps humain est là, quand entre voyant et visible, entre touchant et touché, entre un œil et l'autre, entre la main et la main se fait une sorte de recroisement, quand s'allume l'étincelle du sentant sensible (...)⁴ ».

Dans son *Éloge de la main*, Henri Focillon écrit « L'esprit guide la main et la main transforme l'esprit⁵ ». Il met en évidence l'étroite relation entre la main et toute forme de savoir, individuelle mais aussi collective. Le geste guide la pensée autant qu'il permet de mettre ce savoir en partage : les mains sont les premières capables de transmettre la mémoire des gestes ancestraux. Elles tiennent la plume qui écrit, bien sûr, le pinceau qui fabrique les images. C'est probablement la raison pour laquelle Aristote affirme : « La main n'est manifestement pas un, mais un grand nombre d'outils. » Elles imitent, reproduisent, répètent des gestes qui engendrent une production. À ce point qu'on les retrouve dans de nombreuses expressions qui qualifient des catégories socioprofessionnelles : les mains calleuses se différencient des mains blanches, ceux qui n'ont pas besoin de se salir les mains, tandis que sont valorisés les produits « faits main », « cousus main », « ramassés à la main ». Il vaudrait mieux, selon les dictons populaires, mettre la main à la pâte plutôt qu'avoir un poil dans la main. Elles sont en ce sens liées à une forme de dignité en ce qu'elles sont associées au travail. Le mot « main » remplaçait d'ailleurs le mot « travail » dans le premier titre du texte d'Engels : *Du rôle du travail dans la transformation du singe en homme*

2 Claire Marin, « L'Œil et la main : la « métaphysique du toucher » dans la philosophie française, de Ravaissou à Derrida », *Les Études philosophiques*, 2003/1 (n° 64), p. 99-112.

3 *ibid.*

4 Maurice Merleau-Ponty (1964), *L'œil et l'esprit*, Paris, Gallimard.

5 Henri Focillon (1934, 1988), « Éloge de la main », in *La vie des formes*, Paris, Presses Universitaires de France.

1 Jean-Luc Marion (2014), *Courbet ou la peinture à l'œil*, Paris, Flammarion.

(1878) dans lequel il en analyse l'importance. Il s'agit d'un instrument aussi délicat que brutal, l'organe de la gifle et de la caresse, capable de la plus grande douceur ou sensualité autant que d'une grande violence symbolique.

Manipuler, c'est littéralement prendre en main. Il n'est alors pas étonnant que le pouvoir et la puissance des hommes soient signifiés et imposés avec des gestes forts, accompagnés de la main. Elle dirige, donne des ordres : c'est le symbole absolu qui « rassemble par la justice qu'elle impose ou la terreur qu'elle inspire ». En politique, le geste de la main est toujours un signe fort du caractère d'une personnalité. S'il double le regard, sert parfois à accentuer une volonté, il peut en dire plus qu'un long discours. Derrière une pose anodine peut se cacher des intentions bien plus autocrates et belliqueuses. Il fait autorité. Il entretient les liens complexes entre pouvoir et séduction. Dénoncer, convaincre, donner un ordre, soumettre, faire autorité : ce qui s'y joue relève d'une aptitude rhétorique, aussi visible qu'audible, entre contrôle de l'apparence face à un public et inconscient. Le geste de la main est intimement lié au champ de la représentation.

La main serait donc synonyme de pouvoir. En premier lieu, celui de vivre car « aucun vivant ne peut, dans le monde, survivre un instant sans toucher, c'est-

à-dire sans être touché (...) Le toucher signifie l'« être au monde » (...) Il n'y a pas de monde sans toucher⁶ ». Mais aussi, dans un second mouvement de pensée, « Faudrait-il pouvoir le toucher » car « la main, propre à l'homme vient naturellement à l'esprit par son extrême sensibilité tactile (mais aussi par) son pouvoir de discrimination et d'exploration. » Le pouvoir de la main laisse émerger toute la complexité de cette « valeur de pouvoir (possibilité, faculté, souveraineté) (...) être en puissance de ce sens si particulier que l'on appelle le toucher. En puissance, au double sens de la force de pouvoir (librement, souverainement)⁷ ».

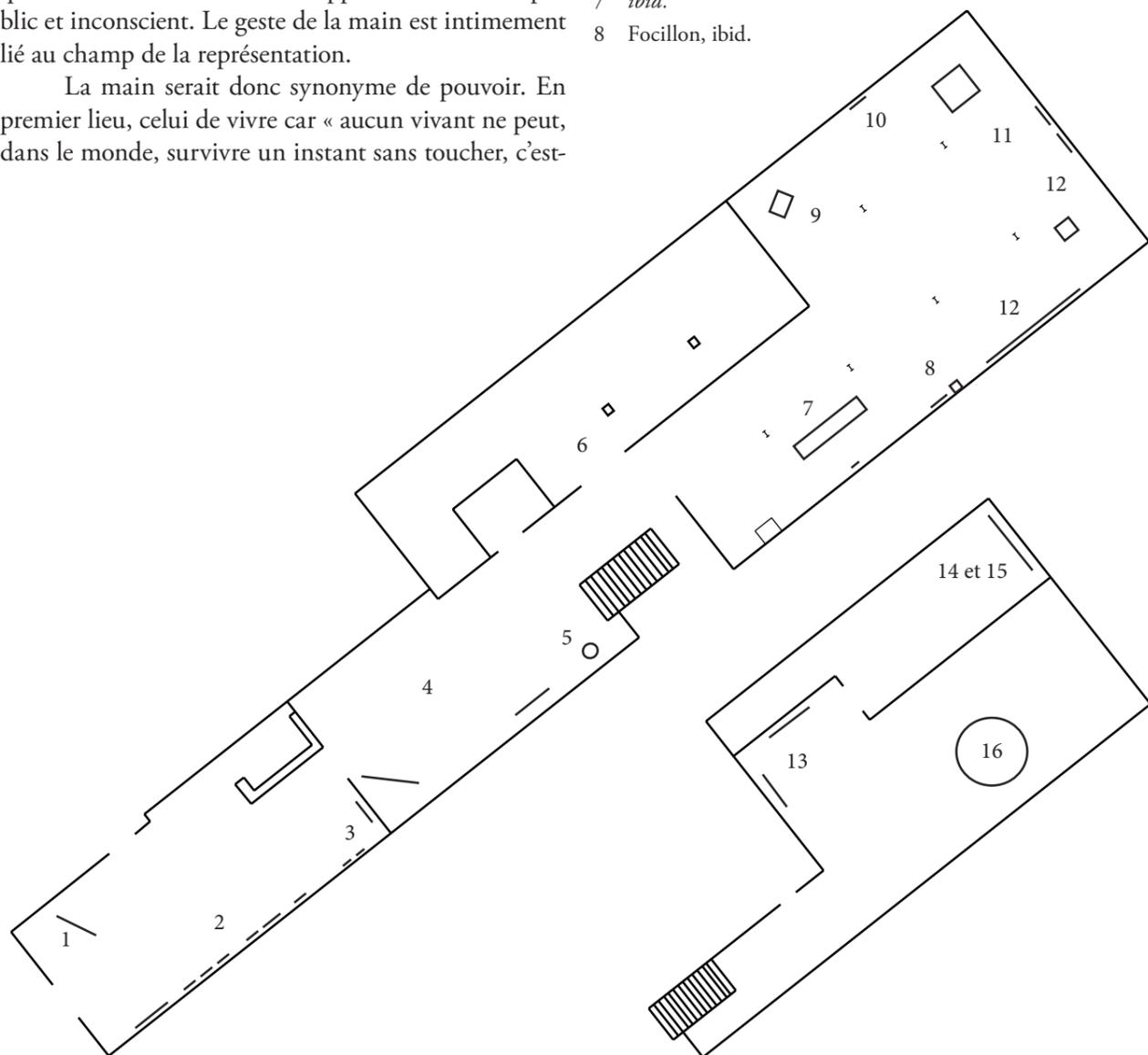
La main touche au cœur de nos émotions. Comme nous l'a rappelé Henri Focillon : « La main est action : elle prend, elle crée, et parfois on dirait qu'elle pense⁸ ».

Anaïs Marion et William Berthomière

6 Jacques Derrida (2000), *Le toucher*, Jean-Luc Nancy, Paris, Galilée.

7 *ibid.*

8 Focillon, *ibid.*



Mains d'oeuvre

1. Laboratoire éphémère - temps 1

Aurélien Bambagioni, William Berthomière, Nadia Faivre, Julie Le Nahélec, Maxime Le Nahélec, Anaïs Marion et Mathis Sabrié

À partir d'un corpus de photographies trouvées, de documents collectés, et d'objets rapportés, artistes, étudiants et chercheurs se sont réunis du 7 au 10 novembre autour d'un dispositif d'échange qui tenait à joindre le geste à la parole. Ces moments de recherche, collectifs, ont été filmés et transmis en direct dans la vitrine des Ateliers.

Un homme de main

2. Julie Le Nahélec, François, Jacques, Georges, Valéry, Charles, et Nicolas, 2015

Chaque président, avant ou après son discours d'investiture, salue la foule et les caméras. Si chacun établit au fil d'une carrière politique un vocabulaire gestuel identifiable, qui soutient ou trahit sa rhétorique, le salut est un geste plus ambiguë.

Battre des mains

3. Anaïs Marion, Aplauze, 2015

Les discours officiels de Ceausescu étaient publiés en première page des journaux roumains. Entre parenthèses, les réactions de la salle étaient immortalisées sur le papier en italique. Comme une sorte de mise en scène de son pouvoir, on peut lire entre les mots du Conducator ces didascalies : « Aplauze », « Animatie, aplauze prelungite » ou « Urale vibrante ». Entre ces mots et les images de presse montrant le public qui applaudit lors des meetings obligatoires du Parti Communiste, l'installation met en lumière ces éléments de langage et de pouvoir qui forcent un geste d'admiration.

Serrer la main

4. Enrico Floriddia, Shake Hands, 2015

De l'imaginaire économique et politique suggéré par les banques d'images, Enrico Floriddia détourne le contrat. Le serrement de main, qui signe la fin des négociations, est multiplié au point de rendre visibles ces typologies d'images standardisées. De manière détournée, en gardant les légendes de ces images industrielles qui permettent leur vente, il soulève la question des représentations ethniques, sociales et de genre.

À plusieurs mains

5. Nadia Faivre, Babel (2), 2017
voir 14

D'une main de maître

6. Maxime Le Nahélec et Mathis Sabrié, Mystère n°1
Beaucoup d'animaux domestiqués déclenchent chez l'homme le besoin de traduire son affection et sa confiance par des caresses. Premier intermédiaire de contact entre le chien et l'homme, la main devient un outil de communication mystérieux, qui peut autant témoi-

gner de sentiments qu'accompagner un ordre du maître, d'une volonté de domestiquer, donc dominer l'animal. Des signaux qui font appel à différents sens.

En mettre sa main au feu

7. Razvan Anton, 20 ways to load a gun, 2014

20 manières de charger une arme est un livre d'artiste conçu comme un mode d'emploi où l'objet est invisible. En ne laissant apparaître que la gestuelle liée à un acte possiblement légal, Razvan Anton crée une chorégraphie abstraite et inquiétante, entrecoupée d'images perturbatrices. Reprise en animation, cette chorégraphie se fait plus menaçante en réintroduisant l'idée de l'objet de manière sonore.

Perdre la main

8. Anaïs Marion, La chute (mains), 2016

En tombant, il est fréquent que les statues perdent un bras, une tête ou une main. Extraits choisis d'une série de moulages de gestes reproduits, réappropriés, trouvés sur des statues déboulonnées, on peut y deviner un code de représentation lié au pouvoir, à la domination. Pourtant, détronées et démembrées, ces figures posent la question du rapport qu'on peut entretenir avec leur mémoire : faut-il les restaurer, les détruire, les conserver ?

À mains nues

9. Aurélien Bambagioni, L'homme de l'Atlantide, 2017

Une déambulation sous-marine, dont on ne sait si elle relève d'une forme d'archéologie ou de sauvetage, est guidée par une corde recouverte d'algues. Aurélien Bambagioni détourne l'usage des outils de captations des sportifs de l'extrême et utilise son corps comme une mécanique pour produire ses images. Il fait appel à des mythologies enchevêtrées, sans que l'on puisse en explorer toutes les strates : mythe du chercheur solitaire, figures cinématographiques, ou histoires mythologiques. Il suit ce fil d'Ariane, dont on ne sait s'il mène à la découverte, vers le fond ou la surface, à la recherche de vestiges d'histoire passées, sûrement un peu inventées, communes peut-être à toutes nos mémoires.

Faire main basse

10. Anaïs Marion, La chute (Saddam), 2016

L'orchestration de la chute de la statue de Saddam Hussein à Bagdad en avril 2003, organisée par les troupes américaines, a laissé une grande place à la production d'images très médiatisées, qui ont symboliquement marqué les esprits. Ce moment où la statue vacille montre ce geste suspendu : la main du dictateur, qui quelques secondes auparavant dirigeait encore, plonge en avant et semble tout à coup implorer de l'aide.

Tendre la main

11. William Berthomière, *Touchant - Touché*, 2017

En appelant Jacques Derrida au secours de ces images collectées, William Berthomière tente d'analyser la position des mains dans les photographies de presse qui ont illustré la « crise des migrants », principalement à l'été 2015. Les mains qui se tendent, apportent de l'aide ou appellent à l'aide, celles qui réconfortent sur la rive... Le rapport au toucher suggéré par cette iconographie semble mimer notre rapport à l'autre, traduire les modalités d'une hospitalité sous condition ?

Une main de fer

12. Anaïs Marion, *Show me the way*, 2017

Lénine a perdu de sa popularité. Pourtant, on observe un attachement très fort à cette figure utilisée comme outil de propagande. Des narrations enchevêtrées retracent son histoire d'amour avec la révolutionnaire féministe française Inès Armand, des rencontres avec les statues de Lénine, l'histoire de ces statues de bronze, leur conservation ou leur destruction. De ces récits au passé et au présent, c'est bien l'image de la main qui nous emmène de la tendresse à la haine, de l'autorité à la révolte.

Cousu main

13. Nathalie Bekhouche, *Détisser / tisser*, 2017

« L'esprit fait la main et la main fait l'esprit » : c'est de manière tactile, par des gestes qu'il faut inventer ou s'approprier, que Nathalie Bekhouche cherche à comprendre la matière qu'elle travaille, le tissu. Son origine, son histoire, ce qu'il symbolise ou ce à quoi il sert. L'outil, la main, et la matière sont les trois éléments qui se rencontrent et se guident entre eux dans son travail. Le tissu qu'elle construit ou déconstruit donne à voir des états de transformation qui suggèrent ces allers-retours entre recherche théorique et pratique.

Mettre la main à la pâte

14. Nadia Faivre, *Babel (1)*, 2017

Nadia Faivre se réapproprie le mythe de la tour de Babel en captant une forme de reconstruction de cette tour à plusieurs mains, avec des briques d'argile. Les deux personnes, qui ne parlent pas, activent ainsi un autre langage : celui du geste qui fabrique, qui montre. En convoquant son absence et en cherchant à s'y substituer, elle explore la place de la langue dans la transmission de savoir-faire et d'histoires autant que la possibilité d'une construction collective qui se joue des contextes culturels.

Main dans la main

15. Claire Fouquet, *Vos Papiers !*, 2006

Ces extraits tirés d'un court-métrage traitant symboliquement du problème des sans-papiers, montrent exclusivement des scènes de foules. Les personnages, dénigrés dans leurs droits, ainsi que ceux qui les défendent, perdent leur couleur. Si la lutte leur permet de les retrouver, leur engagement comporte aussi des risques. Ces animations ont été créées en s'inspirant de films et de vidéos de manifestations et de soulèvements populaires. La gestuelle et l'esthétique de la solidarité changent peu au fil du temps et des circonstances. Et le danger de la répression est toujours présent.

Se faire la main

16. Laboratoire éphémère - temps 2

Un poing levé, une main tendue, deux paumes ouvertes, une poignée de mains, un crochet du droit ou un doigt pointé au loin : ce sont autant de gestes que de symboles politiques et sociaux forts dont la main se fait le relais. En utilisant son propre vocabulaire en signe de révolte ou d'approbation, de rejet ou d'hospitalité, de pouvoir ou de soumission, ce langage aussi singulier que commun s'offre comme une grammaire collective. Elle apparaît, dans l'imagerie contemporaine, comme un outil capable de parole autant que de sensation, vecteur de messages comme d'émotions. À partir de ces considérations et d'un ensemble de documents collectés, les sept personnes invitées ont tenté de questionner ces symboles et leur circulation. Ils se sont réunis pour manipuler, littéralement prendre en main, ces images, et explorer leurs significations. Interroger le geste fixé, celui qui fait événement au travers de ce motif récurrent. Le répéter, le chorégraphier, le toucher du doigt, épuiser son pouvoir suggestif. Et reprendre la main, peut-être, sur nos possibilités de mettre en commun.

Remerciements : Patrick Simonnet, Pierre-Philippe Toufektchan, Rudy Champagne, Damien Saada, Vincent Delavault, la belle Kali

